

Le Ballon d'Alsace

Le sommet le plus méridional du massif vosgien

Le ballon d'Alsace est aussi le point de rencontre de 3 régions : l'Alsace, la Lorraine, et la Franche-Comté, de trois départements Haut-Rhin, Territoire de Belfort et Vosges. Il est situé à 22 kilomètres de Belfort et à 17 kilomètres de Giromagny, à 50 kilomètres de Mulhouse et à 45 de kilomètres d'Epinal.

Le Ballon d'Alsace domine 4 vallées : la vallée de la Savoureuse au sud, la vallée de la Moselle au Nord, la vallée de la Doller à l'est, la vallée du Rahin à l'ouest.

L'appellation de ce vaste ensemble de montagnes s'étalant au nord du Ballon d'Alsace remonte à la période de César qui le dénomme «*Vogesus*». *Vogesus*, *Vosges* viendrait des trois mots celtes : «*gou*» qui signifie bœuf, «*gouez*» qui indique aussi sauvage et «*us*» qui désigne encore montagne d'où «*Vougueris*» prend le sens de la montagne où il y a des boeufs sauvages.

Une curiosité géologique

La chaîne des Vosges date de l'époque primaire, elle est l'une des plus anciennes du sol français. De grands glaciers ont recouvert toute la chaîne à l'époque quaternaire. L'action des glaciers et celle des vents et des pluies ainsi qu'un soulèvement modèrent et expliquent la forme du ballon d'Alsace. Les glaciers ont sculpté des vallées en forme d'auge.

Leurs moraines formant des barrages ont créé des lacs. Les vents et les pluies ont désagrégé les granits des sommets et lui ont donné cette large forme ronde exceptionnelle qui lui vaut le nom de ballon ou de tête encore appelée «*kopf*» sur le versant alsacien.

Alors que les principaux massifs européens sont calcaires ou métamorphiques l'une des singularités du site est de posséder un sol granitique. Ligne de partage des eaux entre mers du Nord et Méditerranée, il pourvoit l'alimentation en eau des espaces environnants.

La qualité paysagère

Le ballon d'Alsace forme un observatoire circulaire ouvert à 360° sur une magnifique variété de paysages. De son sommet, on peut découvrir l'ampleur des cimes, survoler à l'infini une mer de montagnes, par vagues successives des Vosges, du Jura et des Alpes. Une alternance de couleurs claires et foncées se développe dans l'espace à travers des plans successifs. A nos pieds, sur la partie sommitale, les couleurs blondes des Hautes Chaumes d'élevage créent le contraste d'un milieu ouvert avec celui fermé des forêts au vert soutenu. Puis, tout autour, les moutonnements des Vosges sont d'un vert violet, plus loin encore, apparaissent les barrières bleutées du Jura et enfin la silhouette des Alpes s'estompe sur l'horizon, dans les gris bleu.

Le jour de notre visite était un jour de grand beau temps et nous pouvions apercevoir les grands sommets vosgiens comme le Ballon de Servance, le Grand Ballon et le Hohneck, ceux du Jura avec le Chasseral et perdues dans les brumes du lointain, les Alpes avec le Mont-Blanc et les pointes autrichiennes. Tout cela constitue le panorama qu'on découvre à première vue et qui permet d'apercevoir aux flancs des montagnes mauves, des petits lacs aux miroirs sombres qui sont accrochés par endroits. En bas, les percées dessinent les espaces de plaine ; celle de la plaine d'Alsace et celle aussi de la trouée de Belfort très visible, et toute proche, la vallée de la Doller.

La beauté de ce site tient dans l'ouverture et la fermeture qui lui donnent une valeur permanente assez forte ce qui explique qu'il soit depuis plus de deux siècles un espace très visité par les populations locales comme par les voyageurs européens. En 1770¹, le Marquis de Pezay, alors touriste venant de Paris parcourt le Ballon et note dans son récit de voyage *«le Ballon d'Alsace est la plus haute, la plus riche et la plus curieuse des montagnes des Vosges, tant par ce que la nature y a fait que par ce que les hommes y ont ajouté. Cette partie de la longue chaîne qui sépare l'Alsace de la Lorraine, recèle les mines du Royaume les plus abondantes en cuivre, plomb, argent. Le voyageur qui parvient au sommet met un pied sur l'Alsace, l'autre sur la Lorraine et étend un bras sur la Franche-Comté. Son oeil se perd avant que l'horizon se termine. Méditant, en extase, ravi de ce tableau et nécessairement exalté, celui qui pour la*

première fois l'admire, s'enivrant du plaisir de la vue, ne craint que la nuit dont il sent que l'heure approche. »

Un espace de frontière et de rencontre

le col, la ligne des crêtes est depuis longtemps un espace frontière, à cheval sur deux mondes : le latin et le germanique.

Sans doute les légendes des conquérants lancés vers les ors du couchant l'ont traversé, le nom de Balôn serait issu du culte que rendaient au Dieu Bâl (le soleil) les peuplades celtes primitives.

Les Lorrains découvrirent que tardivement le milieu du XIVe siècle que la montagne pouvait avoir d'autres usages que la chasse. Les comtes et abbesses de Remiremont, puis les ducs de Lorraine durent louer des chaumes du Ballon aux Alsaciens qui les avaient défrichées. Propriété des Lorrains, ce sont pourtant les Alsaciens qui cultivèrent les premiers les *«hautes chaumes»*.

Le sommet parle d'autant plus à l'imaginaire contemporain que le Ballon évoque l'histoire récente. En regardant vers l'ouest on se remémore que l'Alsace fut perdue en 1870² et occupée par les prussiens. Après la guerre de 1870, la frontière franco-allemande passa pendant un demi-siècle sur le Ballon d'Alsace, en suivant la ligne de partage des eaux des Vosges, entre l'Alsace et la Lorraine.

¹ D. Feltre, *Le Ballon d'Alsace*, Centre Départemental Pédagogique de Belfort, Belfort, sans date

² On raconte localement que si la frontière passait autrefois par le ballon d'Alsace, cela tient à la ténacité du Colonel Denfert-Rochereau qui résista plus de cent jours aux prussiens pendant la guerre de 1870.

C'est grâce à cette situation de frontière que les villes périphériques comme Belfort ont dû leur développement à partir de 1870. La prospérité locale tient aux migrations régulières des populations venues du cœur de la riche Alsace vers l'ancien arrondissement de Belfort.

Le Ballon d'Alsace est un territoire de rencontres.

Ce point de convergence des trois régions est le véritable lieu d'échanges entre les hommes des trois vallées et leur savoir-faire. Le succès de la traditionnelle fête artisanale du dimanche 19 août 2001 l'atteste. Mais il faut aussi se souvenir que depuis plus de deux siècles, le massif vosgien est devenu un espace de pratique sociale de grand air. L'organisation de ces pratiques s'est concrétisée au XIXe siècle dans la formation du Club Vosgien.

Des séquences paysagères singulières

Les chaumes sommitales, les versants boisés, les fonds des vallons et la route d'accès au site sur le territoire de Belfort forment les ambiances paysagères les plus significatives.

L'ensemble de ces séquences montre que le ballon est depuis plus de mille ans un lieu cultivé et non pas un espace uniquement naturel et que ce patrimoine exige un entretien régulier. Les Hautes Chaumes soulignent dans un vaste plateau en pente légère tournée vers l'ouest la forme ronde presque tendre du sommet. La partie sommitale est encadrée par les lisières des massifs forestiers qui masquent la transition brutale avec les fortes pentes.

Les Hautes Chaumes sont issues du défrichement des hêtraies, engagé dès le VIe siècle pour l'élevage bovin. Le nom : les Chaumes désigne des pâturages sur les sommets, des terrains maigres, stériles, isolés ou déserts qui à l'origine furent un lieu fréquenté par les bêtes sauvages, les bisons et les aurochs.

Le marcaire, préposé à la garde des troupeaux est aussi chargé de la fabrication des fromages et trouve l'origine de son nom dans le mot allemand «*melken*» qui signifie traire. Avec le lait des vaches on fabrique le fromage de Munster³. Les Hautes Chaumes forment ainsi un espace de landes et de pâturages montagnards qui nourrissent en herbe de qualité les troupeaux. La flore n'est pas très diversifiée, mais on y trouve des essences très rares comme la pensée des Vosges (*viola lutea*), espèce endémique qui n'existe nulle part ailleurs et qui provient de l'héritage glaciaire. Par endroits on croise aussi la myrtille, la gentiane jaune, le lys Martagon, l'arnica ou la renoncule dorée.

Les versants du Ballon présentent des espaces fermés, boisés, et des espaces semiouverts

- les versants boisés forment des reliefs sculptés par le ruissellement des eaux. Domaines des hêtraies-sapinières, ils sont entretenus en futaies jardinées et du côté alsacien, autour du cirque d'Alfeld, on trouve sur les éboulis et les ravins rocheux

³ Xavier Thiriart, *Gérardmer et ses environs*, Paris, Imprimerie Tolmer, 1882, précise que dans les fermes auberges "Maicaireries" d'autrefois : " On préparait les fromages façon gruyère et un fromage plus mou de la nature du Géromé

des érablaies à côté de frênes et d'ormes. Ces paysages boisés se caractérisent par l'intimité de leur ambiance et la variété des couleurs qui tient tant à la végétation qu'aux couleurs de la roche. Le granit montre une couleur rosâtre. Le végétal offre les verts tendres des feuillus au printemps, les verts sombres des sapins, sans oublier la pureté blanche avec l'unification du massif sous la neige en hiver.

- Les espaces ouverts ou semi-ouverts des vallons, avec la présence des fermes auberges qui gèrent autour d'elles le paysage, côté alsacien, le vallon du Wagenstallbach et celui du lac d'Alfeld présentent des clairières constituées de prairies ouvertes. Les fonds des vallons sont le domaine de l'habitat forestier humide avec des aulnaies, fresnaies. Le régime des cours d'eau est souvent à caractère torrentiel comme les cascades du Rummel. Ce paysage est ponctué par des tourbières à Molinie et de multiples espèces de Carex.

La route en venant de Belfort se présente comme une magnifique voie formant un développé harmonieux de lacets. C'est typiquement une route d'ingénieurs paysagistes, tracée au XVIIIe siècle, et réhabilitée au XIXe siècle, elle offre un dessin parfait qui épouse avec soin toutes les courbes de niveau.

La route fut commencée⁴ en 1752 et terminée en 1763. Le Marquis de Pezay évoque alors *«le chemin tellement ménagé, sa coupe si savante et les spirales qu'il forme, dessinées si admirablement,*

que partout un cheval peut y galoper tant à la montée qu'à la descente». La photo aérienne qui la représente montre toute la qualité de son dessin dans le site.

Elle comprend une collection d'ouvrages de grande qualité, un patrimoine savant et soigné en pierres appareillées : ponts, ponceaux et murs de soutènements. Elle traverse par ailleurs une très belle hêtraie sapinière et forme un circuit de paysage agréable d'accès au site.

Des Hommes et des métiers.

Des hommes et des métiers ont fait vivre ces paysages ; d'abord les bergers ou les marcaires liés aux chaumes, les bûcherons, les schlitteurs et les charbonniers liés à la forêt, puis les militaires et enfin les touristes. Pour comprendre ces paysages, il convient de les évoquer.

Les bergers ou les marcaires.

Le marcaire ou le berger provient du mot allemand qui signifie traire. Ils étaient presque tous alsaciens ou parfois suisses. Ils vivaient frugalement, vêtus simplement avec des habits en grosse toile de chanvre, des sabots à leurs pieds nus et pour couvrir leur tête une calotte de cuir. Ils possédaient aussi une pochette de cuir qu'ils attachaient volontiers à leur ceinture et qui contenait du sel et des herbes aromatiques pulvérisées utiles pour la santé des bêtes. Ils étaient attachés à leur liberté et à leur indépendance et ne se plaignaient pas trop de la solitude à laquelle ils étaient contraints durant plusieurs mois.

⁴ Voir sur ce point les recherches présentées par D. Feltre, op. cit., p. 31.

Ils avaient plaisir à dire et à chanter⁵ que «*Sur les montagnes, il fait bon habiter quand elles sont couvertes de fleurs, je me sens plus grand que le plus puissant des princes* ». Les pâtres montaient sur les «*hautes chaumes*» vers le 25 mai.

Le marcaire avait déjà porté ses ustensiles à la métairie de montagne. Le bétail grimpeait tôt le matin par les chemins boisés, dans le tintement des clochettes, avec en tête du troupeau la plus belle vache laitière, ornée de fleurs. Le berger et son garçon suivaient, tous deux portant sur le dos des seaux à lait, ce qui ne les empêchaient pas de saluer au passage la nature qui allait les accueillir près de quatre mois. Le marcaire était très superstitieux, il croyait aux esprits, aux lutins et aux feux-follets. Il avait un talisman : la gentiane. Jamais il n'invitait son épouse sur les chaumes. Il lui était interdit de boire du vin et de l'alcool, car il devait garder toute sa tête ; de même son chien ne devait en aucun cas faire peur aux bêtes pour conserver au lait toute sa qualité.

Arrivés dans les pâturages, le marcaire et son valet s'installaient dans la métairie, construite près d'une source, faite en maçonnerie et troncs de sapins non équarris, très basse, au toit aplati et consolidé de grosses pierres pour mieux résister aux tempêtes. La hauteur ne dépassait pas 2,25 m ; elles étaient de forme carrée. Les plus spacieuses atteignaient 4 m de côté. Des tampons de mousse étaient enfoncés dans les interstices pour arrêter le vent. L'intérieur se composait de deux pièces. L'une servait de cuisine, de fromagerie, et d'habitation ;

on y trouvait là, entassés, tous les ustensiles utiles à la traite ; une table, un banc, une étagère. L'autre pièce était une chambrette avec un lit. L'étable était située soit sous le même toit que la fromagerie, soit un peu à l'écart. Elle mesurait 3 à 6 mètres et pouvait atteindre 30 m de long si le troupeau était important. On rassemblait deux fois par jour les vaches qui étaient attachées par le cou pour la traite.

Le troupeau appartenait au marcaire qui était néanmoins contraint de louer chaque été un certain nombre de bêtes supplémentaires pour obtenir une quantité suffisante de lait. Une vache donnait à peu près durant l'alpage d'été un quintal de fromage et un hectare de terrain pouvait nourrir une tête de bétail. C'étaient des bêtes de choix plus robustes que les animaux de plaine ; traditionnellement la vente s'effectuait à Bâle.

Chaque jour, le lait des traites du soir et du matin était versé dans un chaudron de cuivre, chauffé à 30-37°C. Il fallait environ 6 litres de lait pour obtenir 1 kg de fromage. On y ajoutait 5 cm³ de présure et en deux heures l'ensemble était caillé. A l'aide d'un grand couteau de bois (le sabre à lait), on coupait la partie solide, puis on remplissait les moules à fromages, en bois percés de trous pour permettre un meilleur égouttage. Cette opération s'effectuait dans la salle à fromage où la température était maintenue entre 15° et 20 °. Au bout de trois ou quatre jours, les fromages étaient salés et mis en cave pour 5 ou 7 semaines. Autrefois, le sel, très cher, était remplacé par de la cendre mélangée à de l'urine d'enfant.

⁵ Voir sur ce point D. Feltre, op. cit., p. 18

Des lavages et brossages réguliers à l'eau tiède et un lent affinage dans la cave faisaient lentement roussir les fromages. Le marcaire fabriquait du beurre et du fromage (géromé ou munster). Un valet ou un aide descendait à la fin de chaque semaine dans la vallée pour vendre ces produits.

L'origine des fromages est très ancienne mais le fameux munster n'apparaît véritablement qu'au XVe siècle. Après la guerre de Trente ans, les Suisses et les Tyroliens vinrent s'installer sur les «*hautes chaumes*» et apportèrent avec eux le «*cor des Alpes*», «*l'Alphorn*», qui étaient pour eux un moyen de communication entre marcaires car le son du cor porte jusqu'à 10 km ; il constituait aussi pour le berger un instrument de musique qui distrayait sa solitude. Les chansons d'époque témoignent de leur vie simple et de leur gaieté :

« *Mon bonheur est sur la montagne,
Ma joie est sur la montagne,
Non, nous ne chantons pas pour rien,
Non, nous ne chantons pas en vain.
Jodler, crier de joie, siffler, chanter*⁶ »

Jusqu'en 1930 les fermiers continuaient toujours à jouer de cet instrument. Au fil des ans avec le développement du tourisme, un dansoir fut installé à côté de la marcairie. En 1906, les 5650 animaux côtoyaient régulièrement les touristes sur les chaumes du versant alsacien. On recevait alors les dimanches et jours de fête une jeunesse qui venait s'exercer au violon et à la clarinette. Sur les hautes Chaumes, Le visiteur trouvait toujours un bon accueil : un repas frugal fait de fromage et de pain de seigle l'attendait et s'il le souhaitait, il trouvait une place

dans le grenier à foin, pour passer la nuit. Il y avait affluence, surtout le jour de la fête des pâtres, le dimanche de la Saint-Jean. Au plus tard, le 29 septembre, les marcaires quittaient les chaumes avec les troupeaux, au son des clochettes. Les métairies abandonnées pour la mauvaise saison par leurs locataires ont été parfois détruites par les guerres ou laissées à l'abandon. Certaines de ces métairies sont néanmoins devenues aujourd'hui des fermes-auberges qui continuent à accueillir et à faire vivre le territoire du Ballon d'Alsace. Elles ont souvent conservé les secrets de fabrication séculaires du «*munster*» ou du «*géromé*».

La forêt Vosgienne

Les Vosges longtemps couvertes de forêts attiraient déjà à l'époque de Charlemagne de nombreux chasseurs qui poursuivaient les bêtes sauvages. A la fin du XVI e siècle, la forêt couvrait encore des espaces considérables qui présentaient un paysage dont le Marquis de Pezay donne en 1770⁷ une image littéraire : «*Temples austères, élevés sous le souffle de Dieu, consacrés par le culte de nos ancêtres, nos profondes forêts des Vosges, dans le calme solennel de leurs massifs impénétrables à la lumière d'en haut, impriment au visiteur sensations de religieux, respect, plus intenses et plus vifs que tous les édifices voués au culte divin par la main de l'homme*»⁸.

Au coeur de la montagne, les habitants des vallées venaient librement et régulièrement y chercher leur bois de chauffage.

⁶ Cité par D. Feltre, op. cit., p 18

⁷ Cité par D. Feltre, op. cit., p. 20.

⁸ Cité par D. Feltre, op. cit., p. 20.

Puis plus tard, les marcaires en tirèrent aussi sans contrôle, leur bois de construction. Cette forêt a néanmoins donné lieu à des règlements forestiers sévères. Pour comprendre l'intérêt et surtout le sentiment que les populations portaient à ces espaces, on doit nécessairement aller en forêt. De toutes les saisons, c'est sans doute l'hiver qui nous révèle l'aspect le plus secret de la nature sylvestre. Eclairée par la douceur du soleil, filtrée par les brumes, la coloration des bois en hiver présente une variété de tons délicats, qui va des gris lumineux au noir réchauffé de bistre des écorces, des verts argentés des mousses, aux verts laqués du houx, jusqu'au vert sombre des ronces. Les feuilles desséchées et rousses des chênes, le dessin dentelé du lierre, l'ivoire jauni des tiges sèches des graminées enrichissent de diverses couleurs cette palette délicate. Sous nos pieds, les feuilles forment un épais tapis, mais chacune isolement montre son essence d'origine. On y retrouve le jaune paille de la feuille des érables dont les lobes dessinent une main dentelée, la feuille ovale vernissée rouge de l'alisier, le blanc grisâtre de la longue feuille de saule. Mais pour saisir la véritable personnalité d'un arbre, parmi les autres essences forestières, il faut le voir sans feuilles lorsqu'il montre l'ordonnance habituellement cachée de sa physiologie, l'élancement de son fût, l'armature de ses branches. On reconnaît le hêtre à la superbe rondeur de sa colonne gris argenté et l'élégante architecture de ses fines ramures. Le grand chêne, atteint l'âge adulte à 100 ans, la maturité à 200 ans et devient un vieillard superbe au tronc noueux, aux branches noires et farouches agitées par on ne sait quelles vastes réflexions

sur le monde. Le bouleau possède de la grâce avec sa tige à l'écorce satinée et ses branches qui flottent légèrement. Le tilleul dévoile sa silhouette à l'écorce grise marquée de longues gerçures, aux nombreux rameaux lisses et luisants, et dont la cime forme une sphère. La flèche droite du sapin et son feuillage sombre, vibrant, résistant à l'orage et aux tempêtes, inspire le calme. Le sapin était d'autant plus vénéré par les populations des montagnes vosgiennes qu'on taillait dans son bois les solives et les murs des métairies des chaumes, ou les cabanes des bûcherons, il servait aussi à édifier de nombreux hameaux. L'intimité que les hommes entretenaient avec les arbres tenait au fait que leur existence même était dépendante de la forêt : « ... *Dans cette forêt qui le matin (...) a l'air de fondre en pleurs campent plusieurs corps de métier : les bûcherons, les charbonniers...* »⁹.

La forêt fournit aux populations toutes sortes de nourriture. Les fruits sauvages, particulièrement les myrtilles ont fait la renommée des délices du Ballon d'Alsace. Les champignons qu'on ramasse en automne, surtout les bolets, les chanterelles ont longtemps été la base de la nourriture de ceux qui vivent directement de la forêt.

Les bûcherons

Sur la coupe, adossée à un escarpement rocheux, se dressait la cabane du bûcheron. C'était une construction simple, composée de troncs de sapins et d'écorces qui servaient pour couvrir le toit.

⁹ André Thieuret, *La vie rustique*, Paris, Launette, 1888, p. 52.

A l'intérieur, pas de fenêtre, le foyer était aménagé dans un coin, contre le rocher et un trou dans le toit permettait aux fumées et aux vapeurs de se dégager. Une planchette retenait les cendres du foyer. Le lit en bois était cadré par des planches mal équarries, le bûcheron n'avait ni matelas, ni couverture et se couchait tout habillé sur les ramilles de sapin entassées dans le cadre du lit. Quand le jour baissait, l'ouvrier rentrait au gîte pour préparer le repas du soir, celui-ci se composait de pommes de terres rôties sous la cendre ou cuites à l'eau. Parfois il mangeait une soupe agrémentée d'un morceau de lard, du pain noir et un peu de fromage. Il buvait de l'eau mais bénéficiait parfois d'un peu d'eau-de-vie provenant de la distillation de pommes de terre ou de blé. Il mangeait sur ses genoux, car il n'y avait pas de table dans sa cabane. Il ne rentrait dans sa famille que le dimanche. Le métier était dangereux en particulier dans le cadre des opérations d'élagage et d'abattage des arbres. Pour élaguer, travail qui lui était imposé, il grimpeait au tronc à l'aide de crochets de fer aux pieds. De la main droite qui portait la hache, il coupait les branches souvent à une hauteur de 25 à 35 m au dessus du sol. Chaque année cette besogne entraînait la mort d'hommes. L'abattage se pratiquait en toutes saisons mais de préférence en hiver. Il nécessitait la présence de deux bûcherons qui taillaient à la hache toute la circonférence sur une hauteur de 1,50 m pour supprimer le renflement dû à la naissance des racines. Six heures de travail préparatoire étaient alors nécessaires et seulement une demi-heure pour abattre l'arbre avec la scie « passe-partout ».

L'arbre abattu était tronçonné, débité en morceaux de 4 mètres. Les grosses branches étaient transformées en bois de chauffage, les petites en fagots. L'ensemble était pris en charge par les schlitteurs et ensuite les voituriers.

Les Schlitteurs

Les troncs abattus par les bûcherons étaient ensuite transportés dans la vallée par les schlitteurs qui comme les bûcherons accomplissaient un dur travail pendant de très longues heures. Ils commençaient à cinq heures du matin, au petit jour, pour achever leur besogne à la nuit tombante à huit heures du soir ; ils faisaient ainsi en moyenne des journées de quinze heures. Le schlitteur dessinait et édifiait lui-même la voie pour évacuer le bois comme le traîneau qui va le porter. Ce traîneau pesait entre 15 à 25 kg et devait être à la fois solide et léger, car depuis la vallée, l'homme le remontait sur son dos. Pour construire l'engin, le bois était choisi avec attention : du frêne pour la charpente, de l'érable pour les brancards. Les semelles du véhicule, aussi en bois, s'usaient rapidement, brûlées par le frottement, elles semblaient comme brûlées. Le chemin de schlitte était formé de traverses régulièrement espacées de 30 à 35 cm, apposées contre des piquets ou fixées sur 2 lignes de troncs d'arbres couchés à terre. Ce chemin avait l'apparence d'une interminable échelle, long de 4 à 7 km. Sa largeur était de un mètre, de deux mètres dans les tournants. Parfois le terrain exigeait la confection de ponts et de viaducs édifiés avec des piles et des madriers.

Six, huit, dix traîneaux pouvaient se suivre sur un chemin de schlitte, chacun conduit avec adresse par son conducteur. Le schlitteur chargeait sur sa luge 2 à 3 stères de bois qui comprenant le bois de chauffage, les grumes... Seuls les grands troncs étaient traînés par les animaux de trait jusqu'au chemin des voituriers. Pour ne pas multiplier le nombre de courses le schlitteur chargeait au maximum son traîneau, ce qui rendait le métier dangereux et les accidents nombreux. Malheur à celui dont le genou plie ou dont le pied glisse sur une traverse car il est renversé et son corps comme ses membres peuvent être broyés sous le poids du chargement. Le schlittage était tributaire des températures et du climat. Une grande chaleur, avec les semelles qui sous le frottement charbonnent, peut entraîner le traîneau à prendre feu. La pluie au contraire expose le schlitteur à glisser et s'il survient une ondée l'homme doit abandonner son traîneau et le laisser perdre pour éviter tout risque. Lorsque tous les produits de la coupe étaient descendus (troncs, fagots, souches ou écorces...), le chemin était abandonné pendant 10 ou 15 ans. On récupérait alors les traverses qui avaient servi à la construction du chemin pour en vendre le bois. Tous ces bois provenant des coupes des montagnes vosgiennes étaient déposés sur un chantier dans une prairie où venait aboutir une route carrossable. Avant la construction des routes et des chemins de fer, le bois était transporté par flottage dans les torrents jusqu'aux villages et villes comme Strasbourg.

De nombreuses scieries étaient installées au bord des torrents au cœur de la montagne, alimentées à profusion par le bois des forêts. La forêt faisait

vivre ainsi un grand nombre de gens autour de petits métiers : les fabricants de sabots, de tuyaux de fontaines, de balais, de bardeaux. Avant le XVI^e siècle, les scieries s'étaient spécialisées dans la fabrication de bardeaux. Après le XVI^e siècle, cette fabrication fut délaissée au profit des tuiles pour le revêtement des toits. Ces dernières étaient en effet devenues meilleur marché et étaient aussi moins dangereuses en cas d'incendie.

Les charbonniers

Au XVI^e siècle dans les forêts du massif vivaient aussi quelques charbonniers. Ceux-ci travaillaient à plusieurs kilomètres de leur lieux d'habitation et ils traitaient avec leur client par des contrats signés. Sur le chantier, leur premier souci était de construire une cabane, sorte de hutte en bois rudimentaire entourée de plaques d'écorce avec juste une ouverture servant de porte. A proximité, le charbonnier plaçait les fourneaux à l'abri des grands vents pour y entasser 30 à 40 stères de bois à consumer. Huit jours étaient nécessaires pour obtenir du charbon de bois tout en surveillant constamment le feu. Pour le refroidir complètement on devait attendre 24 heures. Les sacs qui contenaient le charbon pesaient de 100 à 120 kg, ils étaient emmenés dans une grande benne en noisetier de 7 mètres de long jusqu'à la gare la plus proche .

Les Mineurs

La forêt des Vosges a aussi été peuplée autrefois par une population de mineurs. Les débuts de l'exploitation minière datent probablement du XIII^e

siècle. Ce sont les princes de la Maison de Montbéliard qui avaient fait exécuter les premiers, des recherches minières dans le sous-sol de la vallée de la Savoureuse. Une charte des archiducs d'Autriche en fait état en 1387 et indique : « que l'on doit continuer à rechercher et travailler le minerai d'argent de Masevaux. » Cette industrie minière exige une main-d'oeuvre spécialisée ; les villages de Giromagny et Lepuix-Gy prennent à cette époque leur essor tandis que d'autres se créent comme Auxelles-Haut autour de cabanes de bois construites à la hâte pour les accueillir. Des galeries sont ouvertes à Giromagny, Lepuix-Gy, Auxelles-Haut et de 1590 à 1594, une tonne d'argent est extraite. Ainsi au XVI^e siècle s'ouvre une ère de prospérité grâce à l'exploitation de l'argent, encouragée par les ducs de Lorraine. A partir de 1520, les mineurs viennent de partout et leur nombre atteint 3000 en 1545. Ils creusent au burin et ouvrent dans la vallée de Sainte-Marie aux Mines, plus de 600 mines représentant 70 km de galeries. Douze fonderies travaillant jour et nuit leur sont attachées et la production d'argent pur dépasse alors 3 tonnes par an. La renommée du lieu sera renforcée par d'exceptionnelles trouvailles : un bloc d'argent de 300 kg qui est offert à Charles Quint en 1539, tandis qu'en 1581 on découvre un autre bloc de 592 kg. Le travail dans la mine était très pénible : des galeries de 2 m de haut et de 60 à 70 cm de large obligent à un déplacement difficile. L'extraction du minerai se fait à la main à l'aide d'un marteau et d'une pointerolle. Le marquis de Pezay en donne un témoignage : « J'ai descendu 300 pieds sous terre, pour admirer ce qu'il eut été peut être à souhaiter que l'avarice n'eut pas fait inventer aux hommes, mais

qui ferait désirer qu'ils perfectionnent puisque les institutions sociales ont rendu l'or nécessaire. Du fond de ce dédale ténébreux où tant d'hommes ont péri pour orner de quelques paillettes de plus les habits de quelques-uns de leurs semblables, j'ai remonté au dessus de la surface . J'ai trouvé belle l'invention de ces puits profonds qui transmettent l'air indispensable à des êtres qui s'en privent pour six sols par jour. J'ai vu et j'ai admiré comment ces mêmes ouvertures permettent de faire mouvoir des pompes et des roues ingénieuses qui portent, à la surface, l'eau gagnant sans relâche au fond de ces riches abîmes où, par un danger toujours présent, elle rend la force et l'activité à tant de malheureux, bravant mille morts pour gagner leur vie »¹⁰...

Colbert et Louis XIV ont essayé de relancer l'exploitation des puits du Ballon d'Alsace. Bien que l'extraction ait été facilitée par l'utilisation de la poudre comme explosif, ce qui soulageait les mineurs. Les mines s'épuisent au fil des ans et leur déclin se profile lentement. A la veille de la révolution, il ne reste que cent cinquante mineurs

Les touristes.

Comme le dit M. Feltre : «*dans le Ballon d'alsace, tout est curiosité. Chaque pierre, chaque construction, chaque tournant de route presque a son histoire, enjolivée souvent par la tradition populaire.*» On ne peut par conséquent s'étonner qu'au XVIII^e siècle déjà les voyageurs en faisaient l'ascension et que la promenade était devenue une promenade littéraire sinon obligée du moins fréquente pour l'élite cultivée.

¹⁰ D. Feltre, op. cit., p. 51

Madame de Sabran en relate le parcours en septembre 1787 dans une lettre au chevalier de Boufflers : « *me voici à St-Maurice, dans une assez jolie petite auberge pour un endroit aussi sauvage. Nous venons de manger d'excellentes truites. Il est 7 heures du soir et nous allons nous coucher pour nous lever avant une heure du matin afin de devancer le jour sur cette fameuse montagne (...). Nous nous sommes mis en marche à 1 heure du matin, la lune brillait de son plus doux éclat... sur les trois heures, nous sommes venus sur la cime.. Je n'ai peut-être de ma vie autant souffert de froid et du vent qui était insupportable... Il fallait attendre le jour, voir le lever du soleil, comme nous l'avions projeté... Une belle aurore préparait l'arrivée du soleil pour notre plaisir, et semait son chemin de topazes et de rubis... Insensiblement, il parut à nos yeux comme un globe de feu, d'où s'échappa en peu d'instant un foyer de lumière que l'œil ne pouvait plus fixer, et devant lequel j'étais tentée de me prosterner d'admiration. quel éclat ! Quelle majesté ! En vérité, je crois que c'est le Dieu du monde... »*

Au début du vingtième siècle malgré cette admirable réputation, le tourisme était encore réduit dans le massif. Il ne prit que très lentement son essor. Pour cela il fallut baliser les sentiers et avec ce premier effort, des itinéraires pédestres dont on fit la promotion, attirèrent les amateurs de marche à pied et de plein air, dans la région belfortaine. Dès 1886 on partait le plus souvent du Saut de la Truite pour accéder au sommet. Bientôt grâce aux efforts de la section d'Epinal du C.A.F. les principaux sentiers furent balisés et de nombreux poteaux indicateurs les jalonnèrent. Tout en haut, à proximité de la statue de la Vierge, une table d'orientation donnait la direction des villes voisines et des sommets des

montagnes que le panorama donnait à voir. Au fil des ans le Ballon était devenu pour les trois régions une promenade habituelle. On le voit, au fil des années, se sont croisées diverses populations qui ont su tirer parti des potentiels du Ballon d'Alsace. La beauté du paysage, la situation géographique particulière comme les ressources que ce site conserve sont autant d'atouts pour un avenir qui reste à inventer autour de nouvelles activités que l'intelligence humaine ne manquera pas de trouver.